

Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



La Campagne de 1703

Jean Barreau

Numéro 25, 3e trimestre 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1044069ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1044069ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (imprimé)

2276-1993 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Barreau, J. (1975). La Campagne de 1703. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (25), 53–82. <https://doi.org/10.7202/1044069ar>

Tous droits réservés © Société d'Histoire de la Guadeloupe, 1975

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La Campagne de 1703

par
Jean BARREAU

AVANT-PROPOS

La campagne de 1703 en Guadeloupe a fait l'objet d'un récit détaillé et coloré dans le *Nouveau Voyage aux Isles d'Amérique*, du Père Labat.

Ce récit a si bien séduit les historiens qu'ils n'ont pas cherché d'autres témoignages.

Dans leurs ouvrages qui font autorité, Lacour et Ballet l'ont adopté sans réserve ce qui les a conduit à partager l'indignation du Père Labat et à dénoncer avec lui l'incapacité de M. de Gabaret, chef de la défense française. Lacour souligne sa lâcheté et son entêtement, Ballet n'hésite pas à le traiter de « chef imbécile ».

Nous serions tentés de déplorer, avec ces auteurs, l'abandon injustifié du fort Saint-Charles, le repli précipité vers les hauteurs et surtout l'inaction criminelle ayant permis aux Anglais, déjà à bout de souffle, de piller et d'incendier Basse-Terre et ses environs.

Vraiment, le cœur se gonfle d'indignation à la lecture des fautes de Gabaret telles que Labat, Lacour et Ballet les ont rapportées.

Cependant, un peu d'attention invite à plus de réserve.

Nous savons que le Père Labat avait eu de graves démêlés avec Gabaret, que le premier supportait mal les rebuffades et que le second détestait l'effronterie.

Entre les deux hommes, la guerre était déclarée.

Nous savons aussi que la charité chrétienne n'arrivait guère à freiner la plume du bon Père quand il s'agissait d'assouvir de vieilles rancunes.

Un siècle plus tard, Lacour puis Ballet disposaient d'un recul suffisant pour faire la part des ressentiments du Père Labat mais ces deux historiens amoureux de la Guadeloupe, ne pouvaient pardonner à un gouverneur de la Martinique son mépris hautain à l'égard des milices locales qu'il devait secourir et qu'il ne fit que critiquer. La susceptibilité insulaire n'en demandait pas tant pour couronner les jugements du Père Labat.

Il était donc à craindre un manque d'objectivité.

Aujourd'hui les Archives départementales mettent à notre disposition des documents qui prouvent que l'histoire a été faussée.

Bien entendu, les rapports officiels de Gabaret et de quelques autres célèbrent avec emphase la bonne conduite de la défense. Il le fallait car l'abandon d'un fort devait se justifier. Louis XIV ne plaisantait pas avec l'honneur des Armes et aurait pu rappeler Gabaret pour l'enfermer à la Bastille. Cette considération mise à part, les rapports officiels ne sont pas dépourvus d'arguments convaincants.

De même, d'autres documents de source française ou anglaise apportent des rectifications au récit du Père Labat.

Mais une polémique ne doit pas en entraîner une autre.

Les pages qui suivent se proposent simplement d'apporter leur contribution à l'histoire en choisissant la version des faits qui paraît la moins contestable.

* * *

LES CIRCONSTANCES

Pour placer notre sujet dans son contexte historique, il faut rappeler que Louis XIV menait une politique conquérante en Europe, et que l'Angleterre, redevenue protestante depuis la fuite de Jacques II, entendait s'y opposer par tous les moyens.

La rivalité des deux nations mettait le feu aux Antilles. Il faut dire que les Anglais jalousaient les îles françaises plus grandes, mieux arrosées et plus riches que les leurs. Etablis à la Barbade, à Antigues et d'autres colonies de moindre importance, ils n'attendaient qu'une occasion pour s'emparer de la Martinique et de la Guadeloupe.

Les guerres de Louis XIV ne pouvaient que satisfaire leur avidité.

En 1691, profitant de la guerre de la Ligue d'Augsbourg, ils débarquèrent à Marie-Galante puis vinrent assiéger le fort Saint-Charles de Basse-Terre. La défense française vigoureuse-ment menée par M. de La Malmaison et secourue par des renforts de Martinique, obligea le général Codrington (senior) à lever le siège. Dans leur retraite, les Anglais incendièrent le petit bourg de Basse-Terre.

Les traces de cette « descente » n'étaient pas complètement effacées lorsque la guerre de Succession d'Espagne vint annoncer le retour offensif des « habits rouges ».

En 1702, Codrington (junior), gouverneur d'Antigues et des îles avoisinantes, déclencha les opérations en s'emparant de la partie française de Saint-Christophe. Cette conquête n'étant pas à la mesure de ses ambitions, il résolut d'attaquer la Martinique. Son plan se justifiait par le fait que cette île était la mieux défendue et que sa chute entraînerait celle de toutes les autres ; mais il lui fallait des renforts.

Il réussit à les obtenir. Dans les premiers jours de 1703, huit gros vaisseaux de guerre et de nombreux navires transportant cinq régiments, traversèrent l'Atlantique mais, au lieu d'atterrir à Antigues, arrivèrent à la Barbade.

Le gouverneur de cette île ne montra aucun empressement à s'en séparer.

Pendant près de deux mois, les équipages et les soldats menèrent une joyeuse existence, s'adonnèrent à la boisson et contractèrent de graves maladies. Codrington ne reçut, début mars, que des renforts en triste état.

Entre temps, la Martinique s'était armée ; toutes ses milices mobilisées attendaient les Anglais de pied ferme.

Privé de l'avantage de la surprise et du bénéfice de troupes fraîches, Codrington résolut de modifier ses plans et d'attaquer la Guadeloupe. Cette île plus proche et moins bien défendue constituait un objectif de consolation. En outre, le général anglais espérait venger l'échec de son père en s'emparant du fort Saint-Charles.

* * *

Les Habitants



Le Champ de Bataille de la Campagne de 1703

Repères actuels =

- 1- Rocroy
- 2- Aerodrome de Baillif
- 3- Cité Ducharmoy
- 4- St. Claude
- 5- Choisy
- 6- Gourbeyre

Vallée de l'Orge →

Riv. du Plessis →

Gros François →

La Madeleine →

Brè St. Dominique

Baillif

Tour. P. Labat

Riv. des Pères →

②

Couvent

Montagne
St Louis

Marigot

③

④

⑤

St François

Riv. aux Herbes

Enclos des Jésuites

Espérance

Passage de
Madame

Basse Terre

Fort

Riv. du Galion

Rivière Sens

Fr. de la Charité

G^e Camp

Palmiste

Houelmont

⑥

Monts
Caraïbes

Dos d'Ane

1 km

1/50.000^e

LE MILIEU

Avant de considérer les forces en présence puis de suivre le déroulement des opérations, il convient d'examiner le milieu physique et humain qui leur servira de théâtre.

Comme nous le verrons, la bataille ne débordera guère de la région de Basse-Terre. Nous pouvons même restreindre notre étude du terrain au seul compartiment que l'on peut observer des hauteurs de Saint-Claude, depuis les Vieux Habitants au nord jusqu'aux monts Caraïbes au sud.

Cette région forme un vaste amphithéâtre adossé à la chaîne de la Soufrière et largement ouvert sur la mer des Antilles.

D'un point de vue strictement militaire, il favorise la défense.

Vers les sommets, le relief très escarpé, la végétation dense et la nébulosité fréquente gênent beaucoup la pénétration. Les cartes de l'époque désignent ces hauteurs sous des titres aussi peu encourageants que « régions inexplorées », « Montagnes inaccessibles », ou « précipices affreux ».

Quoiqu'il en soit cette barrière est suffisamment importante pour assurer les arrières de la défense et pour constituer éventuellement son dernier refuge.

Plus bas, à partir de 500 mètres d'altitude, les gradins de l'amphithéâtre suivent une pente plus douce bien qu'encore très accentuée. Ils s'échelonnent jusqu'à la mer sur une profondeur de 5 à 6 kilomètres. C'est peu mais suffisant pour épuiser une attaque venant du bas.

Il faut ajouter que ce glacis assez raide est coupé de profondes ravines qui empêchent les actions de débordement et qui limitent des plate-formes souvent étroites où la défense peut s'installer commodément.

En lisant la carte on constate que la partie sud est occupée par le massif isolé des monts Caraïbes mais que l'on peut le contourner par le nord en passant par le col du Dos d'Âne.

Ce passage assez large, mais bien défendu, sert de « réduit » en cas de guerre. On y envoie les femmes, les enfants, les vieillards, les esclaves et les biens les plus précieux pour les soustraire aux « injures » de l'ennemi. En outre, ce réduit communique assez facilement avec la Capesterre d'où peut provenir le ravitaillement.

La « côte-sous-le-vent » peut favoriser l'attaquant car elle présente de bons mouillages à quelques brasses du littoral dans des anses très ouvertes mais abritées du vent. Cet avantage a sa contre-partie dans le fait que l'absence ou la faiblesse du vent nécessite pour les voiliers des remorquages à la rame et par conséquent des manœuvres bien longues et difficiles lorsqu'elles sont exécutées sous le feu des batteries et de la mousqueterie.

En considérant le terrain de cette façon, il est évident qu'une défense établie au Dos d'Ane avec de simples avant-postes sur le littoral était assurée d'une grande sécurité et de bonnes liaisons vers la Capesterre d'où pouvaient provenir renforts et ravitaillement.

Nous verrons que ces avantages séduiront M. de Gabaret.

Mais un pays n'est pas qu'un champ de bataille. Le but de sa défense n'est pas de sauvegarder un bastion naturel mais d'empêcher l'ennemi de s'emparer des parties utiles, riches, et peuplées.

En tenant le Dos d'Ane, pauvre et désolé, M. de Gabaret ne pouvait pas empêcher les Anglais de piller et de saccager le littoral où se pressaient les bourgs, les bourgades et les habitations avec leurs magasins, leurs sucreries et leurs entrepôts.

La capitale, formée par les bourgs de Basse-Terre et de Saint-François, groupait 300 à 400 maisons ; plus au nord, le Baillif et les Habitants (Vieux-Habitants) formaient des bourgades importantes.

L'ensemble abritait près de la moitié des 12.000 âmes de la Guadeloupe et constituait sur moins de dix kilomètres de longueur et à peine deux kilomètres de profondeur le véritable cœur du pays.

Les habitants, formant les milices, n'avaient qu'un but : défendre leurs familles et leurs biens. S'ils admettaient que leurs familles puissent être évacuées vers des lieux sûrs pour leur éviter les pires dangers de la guerre, ils n'étaient pas disposés à laisser piller et incendier leurs demeures et leurs biens. Pour eux, la défense des bourgs était primordiale.

Ils croyaient aussi qu'elle était possible car ils gardaient le souvenir de la belle résistance du fort Saint-Charles, en 1691.

Entre les conceptions de M. de Gabaret et les motivations des colons, le divorce était fatal.

Ces colons, au nombre d'environ 4.000 (familles com-

prises), haïssaient les Anglais. Ils n'oubliaient pas les destructions opérées par Codrington senior douze ans auparavant, ni les « descentes » contre les habitations isolées qui s'effectuaient constamment et qui avaient fini par dépeupler le quartier du Grand Cul de Sac (Sainte-Rose), le plus exposé aux attaques venant d'Antigue. Il est vrai, qu'en contre-partie, les corsaires et flibustiers français menaient une « course » active contre les navires anglais et livraient aux colons des produits de leurs prises. Dans cette ambiance, le climat d'hostilité s'entretenait facilement.

Les esclaves, deux fois plus nombreux, n'avaient pas les mêmes raisons de détester les Anglais mais ils savaient qu'en cas de guerre ils constituaient le meilleur butin. Or, ils redoutaient d'être pris pour se trouver dispersés et revendus. D'ailleurs, beaucoup d'esclaves manifestaient un réel attachement à leurs maîtres, sinon par sentiment du moins par intérêt. Quelques-uns d'entre eux étaient armés en cas de guerre mais cette pratique était limitée car le souvenir de la révolte d'esclaves de 1656 était encore vivace.

Nous verrons plus loin que les nègres armés constitueront une des meilleures compagnies de milice et qu'ils sèmeront la panique parmi les Anglais.

* * *

LES FORCES EN PRESENCE

Du côté français, les moyens de défense dont disposait la colonie était trop faibles pour faire face à toutes les menaces.

Le gouverneur Auger le comprit. Arrivé en Guadeloupe en 1696 il s'employa à améliorer les fortifications de Basse-Terre et des environs immédiats. Comme il n'avait pas d'ingénieur militaire, il fit appel au Père Labat pour diriger les travaux. Le Père s'en acquitta le mieux qu'il pût. Ses talents de géomètre, d'architecte et d'entrepreneur l'aidèrent dans cette tâche mais il dût y ajouter un rôle de répartiteur de corvées qui lui valut des inimitiés. Par ailleurs, il s'attira la jalousie de ses confrères Jacobins et ne pût que faire taire leurs murmures en protégeant leur couvent par une tour de garde à l'embouchure de la rivière des Pères.

Ce fut sur cette tour qui porte toujours son nom que

Partie du Bourg de Basse Terre en 1703

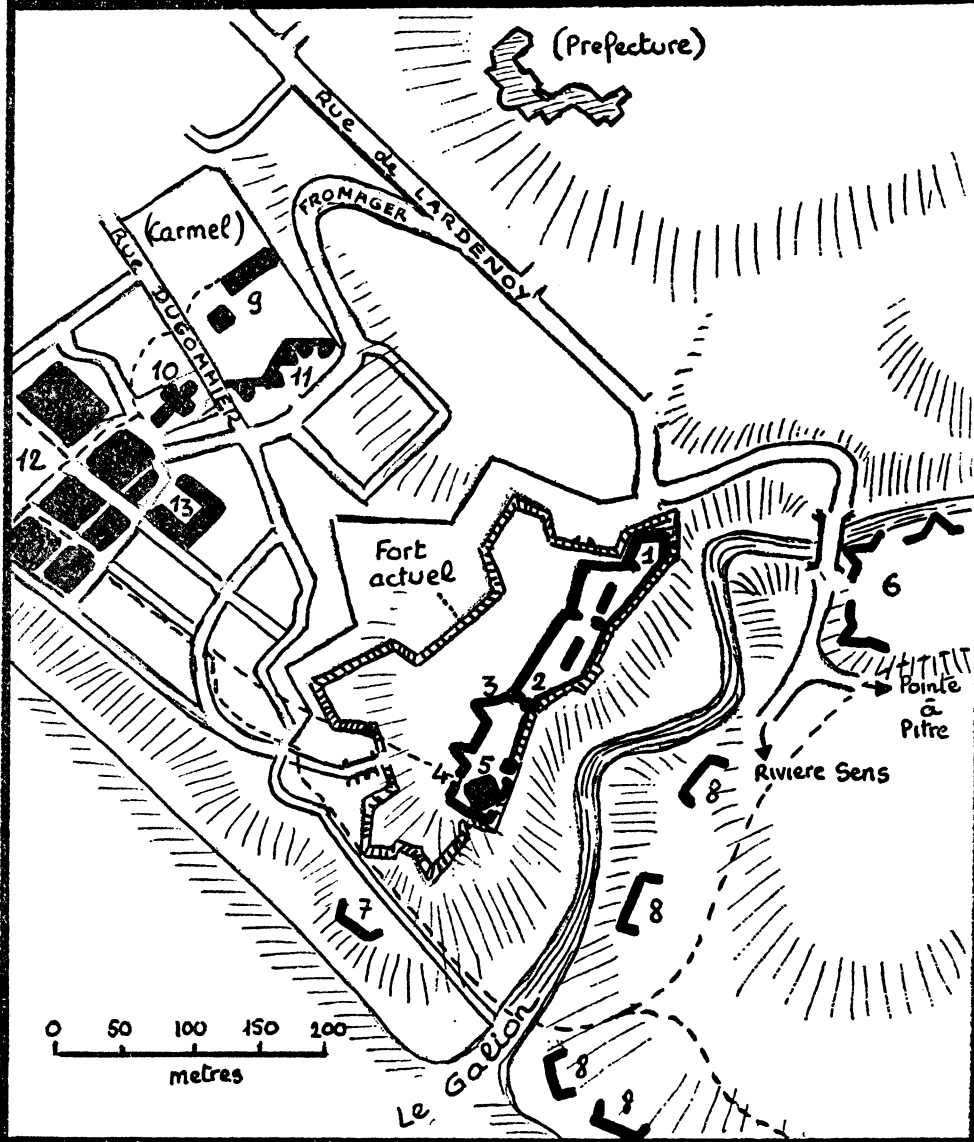
En gras = Constructions de l'époque

Fort = {
 1- Cavalier
 2- Citerne
 3- Parapet
 4- Entrée
 5- Donjon

6. Retranch^t. de Millet
 7. Batterie
 8. Rebranchements et Bies

9. Enclos des Jésuites
 10. Eglise des Jésuites
 11. Batterie anglaise (Mars 1703)
 12. Place d'Armes
 13. Maison du lieutenant du Roi

---- chemins en 1703



le Père Labat accueillit au canon les navires de Sa Gracieuse Majesté.

Au fort Saint-Charles, le Père Labat plaça une demi-lune et un pont-levis devant l'entrée, construisit un mur et une citerne pour compartimenter l'intérieur et s'employa à consolider les parapets.

Travaux aussi vains qu'un emplâtre sur une jambe de bois car le fort était mal situé et mal conçu. En 1650, Charles Houël avait choisi l'emplacement pour y édifier sa « maison forte ». Depuis lors les fortifications s'étaient développées au gré des circonstances et, sans doute, des crédits. Le parapet, face au bourg, s'était étendu vers le haut et terminé par un « cavalier » abritant une batterie. Derrière ce rempart, de médiocre maçonnerie, des casernes avaient été construites. L'ensemble présentait une structure allongée, coûteuse en effectifs, exposée au bombardement d'une flotte en rade, dominée par des hauteurs très voisines et coupée de l'arrière-pays par la gorge profonde du Galion qui favorisait la défense mais interdisait la sortie rapide de la garnison. Ce n'était plus un fort, c'était une souricière. Au reste, il ne protégeait que l'entrée du chemin menant au Dos d'Ane car le bourg s'était étendu vers le nord, le long du littoral, hors de portée de la mousqueterie et même de l'artillerie.

Les habitants se souvenaient de la belle résistance que le fort avait opposé à l'attaque anglaise de 1691 mais ils oubliaient que l'ennemi n'avait eu aucun mal à incendier le bourg.

En fait, le fort Saint-Charles, les batteries et les retranchements qui s'échelonnaient le long du littoral jusqu'à hauteur du Baillif, pouvaient contraindre l'ennemi à débarquer de vive force mais en cas de percée et de débordements, ils devenaient inutiles.

Sur le plan des effectifs, Auger disposait d'environ 1 500 hommes répartis en 24 compagnies.

C'était peu pour tenir un front de mer d'une dizaine de kilomètres.

Il le fallait pourtant pour s'opposer aux débarquements et pour infliger à l'ennemi des pertes sensibles dans cette phase délicate.

Auger avait choisi de tenir un front s'étendant de la rivière Sens à la rivière du Plessis. D'un côté, il s'appuyait sur

les pentes escarpées des Monts Caraïbes, de l'autre il bénéficiait d'une coupure bien marquée sur le terrain. Ce choix n'était pas mauvais.

Pour meubler ce dispositif, il disposait donc de 24 compagnies. Deux de ces unités appartenaient aux « troupes réglées », détachées de la marine. Leurs officiers étaient, pour la plupart, expérimentés, loyaux et courageux mais le recrutement de la troupe laissait à désirer. On y rencontrait des marins inaptes au service à la mer, des aventuriers malchanceux, des anciens prisonniers et galériens dont la valeur était médiocre et le loyalisme douteux.

Les habitants n'y voyaient que des déserteurs en puissance. L'intendant Robert partageait ce point de vue en écrivant dans son rapport que les troupes réglées étaient « mal intentionnées en général » mais le gouverneur général de Machault regrettait, au contraire, qu'elles n'aient pas été plus nombreuses. Disons que ces compagnies étaient faites pour tenir les forts et que leur emploi à l'extérieur était moins recommandable et, en tous cas, moins sûr.

Le gros des troupes (9/10^{es} des effectifs) était constitué par les milices. Chaque quartier de l'île, suivant son importance, fournissait une ou plusieurs compagnies groupant les garçons et hommes libres en état de porter les armes. Chacun apportait son mousquet ou son pistolet, le gouverneur fournissait la poudre et les balles. Un capitaine, choisi parmi les colons les plus influents, assurait le commandement de chaque unité.

Dans son rapport, le gouverneur Auger fait observer que sur 1 400 miliciens, 500 étaient des enfants et 100 des hommes âgés ou invalides. De plus, il se plaint du manque d'entraînement et de discipline de ces compagnies qu'il trouve souvent « étonnées et en désordre ».

Il est vrai que la guerre n'était pour elles qu'une activité inhabituelle, bien que leur connaissance du terrain et leur ardeur à défendre leurs familles et leurs biens les rendaient habiles et courageuses.

Leur vaillance à défendre leur quartier était admirable mais s'amenuisait dès qu'elles se trouvaient engagées plus loin. C'est ainsi que les quatre compagnies de milices de la Grande-Terre se firent tirer l'oreille pour rallier la Basse-Terre à l'appel du gouverneur. Cependant, ces compagnies firent leur devoir. Bien mieux, celle du capitaine Sain donna l'exemple du courage et de l'abnégation.

Tant que durèrent les opérations actives, les milices s'acquittèrent au mieux de leur tâche mais l'inaction imposée par Gabaret eut le plus mauvais effet sur leur moral. Se voyant cantonnées dans la défensive alors que l'ennemi pillait et brûlait leurs biens, les milices ne cherchèrent qu'à reprendre leur liberté.

Deux compagnies de milice provenaient d'un recrutement spécial. L'une rassemblait 60 nègres encadrés par des blancs, l'autre groupait une cinquantaine d' « enfants perdus » de diverses origines.

Ces deux unités, placées sous le commandement du capitaine Le Fèvre furent les plus actives, les plus vaillantes et les plus efficaces.

Sans doute faut-il noter que l'attrait du butin réchauffait leur ardeur, mais ces nègres et ces enfants perdus n'étaient pas que des maraudeurs ; en avant-garde, en arrière-garde, en embuscade, dans les coups de mains et partout où le feu se déclenchait, ces miliciens d'un type particulier surpassaient toutes les autres troupes. Sous leurs habits rouges, les Anglais en avaient une peur bleue. Hommage en soit rendu au brave capitaine Le Fèvre, héros de cette campagne, tué à la tête de ses hommes le vendredi saint, sur la Savane de l'Espérance.

A la tête de ces 24 compagnies, Auger ne disposait que d'un tout petit état-major qui ne pouvait être à la fois au four et au moulin. Il lui manquait des officiers supérieurs pour « coiffer » les unités et pour former des groupements adaptés à la manœuvre.

On ne tient pas en une seule main 24 rênes tirant à hue et à dia. Cependant, au début de l'action, le commandement fut assez bien assuré. Le gouverneur Auger, âgé de 58 ans, était créole de Saint-Christophe. Sa jeunesse avait été mouvementée et semée de combats contre les Anglais et les Espagnols. Il en tirait honneur et expérience mais l'âge et la pratique du gouvernement avaient tempéré son ardeur. Selon le Père Labat, il était plus propre à obéir qu'à commander.

Ajoutons que se sachant destiné au gouvernement de Saint-Domingue, il redoublait de prudence. Une si belle promotion ne devait pas être compromise par des attitudes et des propos intempestifs. Quand Gabaret vint prendre la direction des opérations, il s'effaça volontairement et ne chercha qu'à plaire au lieutenant-général. Son attitude trompa

le Père Labat qui crut toujours l'avoir dans son camp alors qu'il le trahissait comme en témoigne son rapport.

En second, Monsieur de la Malmaison, lieutenant du roi, attirait le respect et la sympathie. Agé de 48 ans et « emporté comme tout Champenois », il retrouvait vite son calme, et jouissait de l'heureuse réputation d'avoir défendu victorieusement le fort Saint-Charles en 1691. Il en tirait peut-être un peu trop de confiance dans la valeur des fortifications. Opposé à l'abandon du fort mais conscient de ses devoirs, il s'en retira sur l'ordre de Gabaret et continua à assurer son commandement.

Monsieur de Maisonnelles, créole de la Guadeloupe, était beaucoup plus jeune mais déjà très expérimenté. Ses excellentes manières et sa modestie lui valaient beaucoup de considération et d'amitié. Connaissant bien son métier et l'accomplissement avec calme et vaillance, il fut un major de grande valeur dans les circonstances les plus variées.

Les autres officiers des troupes réglées étaient de qualité inférieure. L'aide-major, de la Potherie et le sieur Du Chatel, commandant de compagnie, se détestaient cordialement. Le premier reprochait à l'autre les faveurs du gouverneur dont il courtisait la nièce.

Citons aussi le lieutenant Cloche au nom prédestiné puisqu'il fut incapable de faire sauter le cavalier du fort quand l'ordre lui en fut donné. Citons enfin les sieurs de Poincy et de Longvilliers apparentés à l'ex-gouverneur de Saint-Christophe.

Les capitaines de milice étaient de braves gens mais peu préparés au commandement en campagne. Seul le capitaine Le Fèvre, déjà cité, sortait nettement du lot.

Du côté anglais, la belle ordonnance des 45 voiles cinglant vers la Guadeloupe cachait bien des misères. Codrington avait reçu des vaisseaux fatigués et des hommes malades. Les huit vaisseaux de guerre alignaient plus de 400 canons mais avaient peu de munitions. Deux brigantins ne suffisaient pas pour patrouiller en mer et escorter les convois.

Dans les cinq régiments embarqués et les milices d'Antigues, totalisant près de 4 000 hommes, les Irlandais, traités en citoyens de deuxième ordre, manifestaient un loyalisme douteux. Beaucoup désertèrent pendant la campagne mais leur nombre aurait été plus important s'ils n'avaient craint

de tomber aux mains de la compagnie des nègres dont la réputation était terrifiante.

Codrington ne connaissait pas ses colonels qui venaient d'arriver, ni le commodore Walker, chef de la flotte, avec lequel il eut très vite des démêlés. Codrington se considérait chef de l'expédition mais Walker continuait à recevoir des ordres de l'amirauté. Codrington voulait débarquer les équipages pour accroître ses effectifs mais Walker voulait les conserver à bord pour la manœuvre et le service des pièces.

Ajoutons que Codrington était peu liant. Elevé à Paris et parlant fort bien le français, vantant ses relations à Londres, maniant l'ironie et méprisant tout le monde, il faisait le vide autour de lui. Quand la maladie le frappa en pleine bataille, il ne trouva personne pour le seconder et quitta Basse-Terre presque clandestinement pour soigner son mal et cacher sa honte à Antigues.

Mais n'anticipons pas et reprenons le cours des événements où nous l'avons quitté.

* * *

LA BATAILLE

Les événements du 5 mars au 19 mai 1703 constituent une longue chronique dont les pages qui suivent ne retiendront que les faits importants. Le lecteur, avide de détails, pourra se reporter au récit du Père Labat ou consulter les rapports et correspondances conservés aux Archives départementales.

Par ailleurs, il a été nécessaire de faire un choix dans l'interprétation des événements, car de nombreux témoignages sont contradictoires tant en ce qui concerne la nature des faits que leur place dans le calendrier. Il reste toutefois des cas litigieux qui seront présentés en versions différentes pour respecter la règle d'objectivité que cette étude s'est fixée. Enfin, pour faciliter la lecture de cette chronique, la campagne de 1703 a été découpée en quatre phases.

PREMIÈRE PHASE :

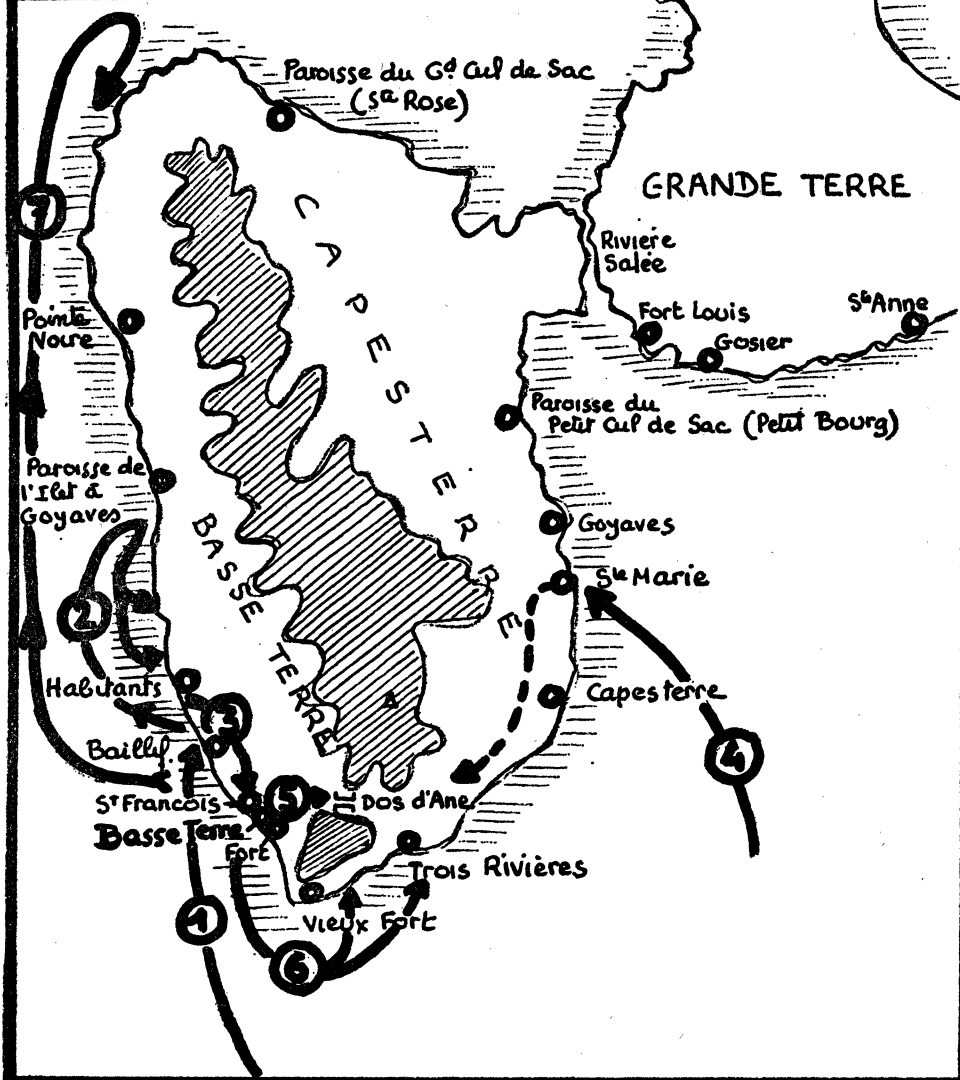
Les préparatifs et les préliminaires (5-22 mars)

Depuis janvier, le général Codrington attendait à Antigues la flotte de Walker. Quittant enfin la Barbade, celle-ci

Campagne de 1703 en Guadeloupe.

- ① - Arrivée de la flotte anglaise (18/3)
- ② - Opérations préliminaires (18-22/3)
- ③ - Débarquement en force et offensive du 23 Mars
- ④ Arrivée des secours français (3/4)
- ⑤ attaques anglaises vers le Dos d'Ane (6/4)
- ⑥ Coup de main sur V^x Fort et Trois Rivières (19/4)
- ⑦ Tentative anglaise vers la G^de Terre (30/4)

↑
Antigue



parut le 5 mars au vent de Marie-Galante et mit toute la Guadeloupe en émoi. Dans le même temps, un corsaire nommé Ferry vint annoncer que les milices anglaises se rassemblaient à Antigues.

A partir du 10 mars, de nouveaux mouvements furent observés dans différentes directions. Les vigies de la Grande-Terre signalèrent que des voiles se dirigeaient vers Marie-Galante. On pouvait encore espérer qu'il s'agissait de l'escorte du gouverneur général de Machault, qui rejoignait son poste en Martinique et dont on attendait la venue d'un jour à l'autre. Auger envoya le lieutenant Raby et deux pirogues en reconnaissance ; il apprit en retour que les voiles étaient anglaises et que l'ennemi attendait à Marie-Galante le général Codrington et le reste de la flotte. Les dés étaient jetés. Comme douze ans plus tôt, les Anglais se servaient du tremplin de Marie-Galante pour se lancer vers la Basse-Terre.

Auger fit conduire sous escorte les femmes, les enfants, les vieillards et les esclaves au réduit du Dos d'Ane. Il rassembla les milices à Basse-Terre et les passa en revue le 12 mars. Six mois de vivres pour 300 hommes furent entreposés au fort Saint-Charles et les derniers travaux de fortification furent achevés à la hâte. Le gouverneur plaça ses 24 compagnies le long du bord de mer entre la rivière Sens et la rivière du Plessis avec mission de se montrer en tous points des retranchements pour donner l'impression qu'ils étaient fortement tenus. En cas d'approche de la flotte anglaise, les batteries devaient tirer à demi-charge pour tromper les navires sur la portée de leurs canons et les inviter à poursuivre leur avance. Ceci fait, elles devaient tirer à pleine charge pour causer le plus de dégâts à la flotte. La ruse réussit. Le 18 mars, la flotte anglaise parut devant Baillif. Trois vaisseaux s'approchèrent et furent reçus de cette façon. Sans riposter, ils se retirèrent.

Il est toujours important à la guerre d'agir par surprise et en force, Codrington commit la faute d'hésiter et de loucher avant de lancer ses régiments à l'assaut de la défense française. Du 18 au 23 mars, il n'opéra que de petits coups de main entre les Habitants (Vieux-Habitants) et l'îlet à Goyaves. Ce délai permit aux milices de s'aguerrir et d'obtenir des succès qui rehaussèrent leur moral.

Cependant, Auger maintint le gros de ses forces en-deçà de la rivière du Plessis. Il pensait que Codrington voulait l'attirer plus au nord pour le couper de Basse-Terre. En fait, le géné-

ral anglais attendait l'arrivée de quelques navires retardataires et ne voulait pas s'engager dans une action de force sans disposer de tous ses moyens. Il avait tort car il bénéficiait déjà d'une grande supériorité et le temps ne travaillait pas pour lui.

DEUXIÈME PHASE :

La bataille du 23 mars et le repli français

Dans la soirée du 22 mars, Auger se trouvait à la Madeleine (Baillif) lorsqu'on lui présenta un déserteur anglais. C'était, en fait, un noir portugais employé comme serveur à la table des officiers du vaisseau amiral. Sa fonction lui avait permis de surprendre une conversation intéressante. Selon lui, les Anglais devaient débarquer en force le lendemain à l'aube aux Habitants, au Val de l'Orge et au Gros François. Le rapport d'Auger ne fait pas mention de ce renseignement, mais le Père Labat le note et le sieur de la Potherie le confirme. Selon ce dernier, le noir portugais était envoyé du ciel pour sauver la Guadeloupe.

Auger crût plutôt à une ruse de Codrington mais il eut tort. Au lieu de renforcer les points menacés, il les dégarnit. Il ordonna de replier les trois compagnies du val de l'Orge sur la rivière du Plessis où se tenaient déjà le Père Labat et cinq compagnies.

Comment ce mouvement tardait à s'opérer par suite d'un défaut de liaison, il préleva deux compagnies du Gros François pour les poster sur la rivière du Plessis. Dans son esprit, ce détachement ne devait être que temporaire. Les deux compagnies devaient rejoindre le Gros-François lorsque celles du Val de l'Orge parviendraient à la rivière du Plessis.

Ce remaniement de dispositif, exécuté en pleine nuit et dans l'imminence de l'attaque anglaise, était contre-indiqué. En tactique, comme en bien d'autres choses, le mieux est souvent l'ennemi du bien et ce n'est pas dans l'obscurité qu'une défense peut se poster convenablement.

Au petit jour, l'ennemi débarqua en force aux endroits indiqués par l'envoyé du ciel. Personne ne l'attendait aux Habitants. Au Val de l'Orge, les trois compagnies venaient de quitter leurs emplacements sur l'ordre du gouverneur. Elles ne purent mener qu'un combat retardateur jusqu'à la rivière du Plessis.

A cet endroit, la défense fut assez forte pour contenir

l'avance anglaise. Il est vrai que les rives escarpées constituaient déjà un obstacle naturel important.

Au Gros-François, la défense n'était plus assurée que par trois compagnies de milices. Celles-ci firent face à un débarquement de 1 200 Anglais conduits par Codrington. Elles résistèrent pendant plus d'une heure en mettant hors de combat un bon nombre d'attaquants. Voyant qu'elles lâchaient pied, Auger fit appel à du Chatel dont la compagnie « réglée » était gardée en réserve. Le gouverneur voulait donner à son protégé l'occasion de montrer sa valeur en menant une contre-attaque victorieuse. L'échec fut complet. Du Chatel mit tant de temps à rassembler sa compagnie et à la diriger vers son objectif qu'il arriva trop tard. Selon le Père Labat, il repartit beaucoup plus vite qu'il n'était venu. Dans son rapport, le sieur de la Potherie reproche à Auger de n'avoir pas engagé les 400 hommes maintenus à Basse-Terre et d'avoir laissé Du Chatel compromettre la situation. Mais, nous l'avons dit plus haut, La Potherie n'aimait pas Du Chatel.

A la rivière du Plessis, la position française tenait bon mais l'avance anglaise au Gros-François menaçait ses arrières. Auger donna l'ordre de la replier en défilant par les hauteurs.

Le Père Labat, qui s'y trouvait toujours, voulut voir la menace de plus près. Mal lui en prit car il tomba au milieu des « Habits rouges » qui lui crièrent de se rendre. Se jetant dans les broussailles, il leur échappa et put rejoindre le gouverneur au Baillif. De là, il gagna sa tour qu'il trouva inoccupée. Avec un domestique et un nègre, il remit le canon en batterie et commença à engager un duel avec un gros vaisseau anglais. Celui-ci était si proche que les adversaires pouvaient converser.

— Père blanc, criait l'Anglais, ce coup a-t-il porté ?

— Et celui-ci ? répliquait le Père en atteignant son but.

— Oui, oui, nous allons te le payer.

En retour, le Père Labat reçut une salve dont il sentit le vent mais le navire était trop ballotté par les lames pour ajuster son tir.

Avec leur méthode et leur lenteur coutumières, les Anglais remettaient de l'ordre dans leurs rangs avant de poursuivre leur progression. Ce délai permit aux compagnies de la rivière du Plessis d'échapper à l'encerclement et à celles qui

s'étaient repliées au Baillif de venir border la rivière des pères. Puis la masse des « habits rouges » s'ébranla, traversa Baillif et, avec l'appui de l'artillerie navale, se dirigea vers cette rivière.

Le bombardement assez dense mit du désordre dans les milices. Il fallut que le Père Labat et que le capitaine Sain donnent l'exemple du courage pour que la nouvelle position soit tenue. Bientôt l'arrivée de Le Fèvre avec ses nègres et ses enfants perdus permit de consolider le dispositif. Les Anglais occupèrent l'habitation des Jacobins mais furent repoussés lorsqu'ils tentèrent de franchir la rivière.

Tandis que la défense française reprenait son souffle sur la rivière des pères, le gouverneur tenait un conseil de guerre au bourg de Basse-Terre.

Considérant que la rivière du Galion constituait le seul obstacle important sur lequel une position pouvait s'appuyer, il décida d'y replier tout le dispositif. Les milices et les habitants protestèrent car ce repli signifiait l'abandon des bourgs de Saint-François et de Basse-Terre. Il fallut beaucoup de discussions et de promesses pour obtenir leur consentement.

Le Père Labat voulait que l'on brûle les deux bourgs pour que les Anglais ne puissent pas profiter des commodités qu'ils offraient mais Auger s'y opposa car il espérait que les renforts attendus de la Martinique permettraient de reprendre le terrain perdu.

Le repli s'effectua dans la nuit sous la direction de M. de Maisoncelles et sous la protection d'une arrière-garde commandée par Lefevre.

Tout se passa dans l'ordre.

M. de la Malmaison s'enferma au fort Saint-Charles avec les deux compagnies réglées et trois compagnies de milices totalisant trois cents hommes.

D'autres troupes furent installées dans les retranchements du bord de mer entre le Galion et la rivière Sens, le reste prit position sur la rive gauche du Galion depuis le fort jusqu'au passage de Madame.

A minuit, le nouveau dispositif était en place, il couvrait l'accès du réduit mais était trop léger vers les hauteurs pour s'opposer efficacement à une attaque anglaise. Fort heureusement l'ennemi ne montrait pas d'empressement à exploiter ses premiers succès.

TROISIÈME PHASE :

La défense sur le Galion et l'arrivée des renforts.

Après la dure journée du 23 mars, les adversaires se donnèrent un peu de repos. Progressant avec la prudence du serpent, les Anglais occupèrent Saint-François le 24 mars puis Basse-Terre le lendemain.

Le 26 mars, Walker reçut un message de Codrington lui annonçant son intention de s'emparer du Dos d'Ane en y envoyant 1.500 hommes. « Si nous réussissons dans cette entreprise, écrit-il, notre travail sera bien terminé. »

En attendant les Anglais établirent une batterie dans l'enclos des Jésuites pour battre le cavalier du fort mais il leur fallut huit jours pour mettre en place trois canons sous le feu des défenseurs.

Grimpé sur le sommet du Houëlmont et observant l'ennemi à la lunette, le Père Labat communiquait au fort le résultat de ses observations.

Pendant ce temps le capitaine Lefevre, avec ses nègres et ses enfants perdus, parcouraient la campagne et tendaient des embuscades aux détachements anglais. Le 28 mars, il mit hors de combat vingt-sept de leurs hommes, le 1^{er} avril il en tua ou en blessa une soixantaine.

Tirant la leçon de ces combats le Père Labat écrit : *Il faut convenir que c'est un grand avantage de bien connaître le pays. Nos gens étaient toujours à couvert pendant que les Anglais qui ne le connaissaient pas tombaient à tous moments dans les embuscades que les nôtres leur dressaient.*

Le 2 avril, ayant achevé leurs préparatifs, les Anglais de l'enclos des Jésuites démasquèrent leur batterie, crièrent *Bonjour messieurs les Français* et commencèrent à tirer sur le cavalier.

Entre-temps Auger avait appris que M. de Gabaret s'apprêtait à lui porter secours avec des renforts de la Martinique. Cette nouvelle qui aurait dû le réjouir lui causa beaucoup d'inquiétude. Le Père Labat s'en aperçut : « Comme j'étais presque toujours avec le gouverneur, écrit-il, je m'aperçus plus que les autres de son chagrin et je lui en parlai une fois que nous nous trouvâmes seuls, et quoiqu'il dissimulât, voulant être maître de son secret, je vis tout ce qu'il avait dans l'âme et j'en tirai de fâcheuses conséquences pour la suite. »

Le Père Labat croyait qu'Auger était désolé de devoir céder son commandement à Gabaret dont il soupçonnait la médiocrité mais le bon père se trompait.

Auger craignait plutôt les reproches de Gabaret.

Par la suite l'équivoque subsista. Le Père Labat crut toujours qu'Auger se rangeait à contre-cœur sous les ordres de Gabaret alors que le gouverneur ne cherchait qu'à flatter la vanité du lieutenant-général.

Le 3 avril, Gabaret débarqua à Sainte-Marie avec deux compagnies de troupes réglées, quatre de milices et six de flibustiers soit, au total, huit cent vingt hommes.

Sa flotille comprenant deux petits vaisseaux, un brigantin et neuf barques fut laissée à la garde de cent vingt hommes. Avec les autres, Gabaret se dirigea vers Basse-Terre. Il peut paraître surprenant que les Anglais n'aient pas intercepté ce renfort mais il faut savoir qu'ils manquaient de frégates pour surveiller les approches de la Guadeloupe. Leurs gros vaisseaux servaient d'artillerie devant le fort Saint-Charles et beaucoup d'équipages étaient à terre pour renforcer les troupes de Codrington.

M. de Gabaret, lieutenant-général et gouverneur particulier de la Martinique était âgé de plus de soixante ans. Le Père Labat le présente comme « fort caduc et fort incommodé et nullement propre dans l'âge et dans l'état qu'il était à se charger d'une pareille commission ».

En fait, il avait été désigné par M. de Machault, gouverneur général des îles, pour prendre le commandement de l'expédition. Machault qui venait de débarquer au Fort Royal de la Martinique n'avait pas eu le temps de juger la valeur de Gabaret. Sa hâte à secourir la Guadeloupe pouvait lui faire pardonner ce choix contestable. Toutefois, Gabaret n'était point sot. Il avait raison de se montrer prudent car la menace anglaise restait sérieuse.

Son état-major comprenait MM. Du Parquet, lieutenant de Roi en Martinique, de Boisfermé, gouverneur de Marie-Galante, de Valmeinier, lieutenant de Roi à Saint-Martin et d'autres personnages de rang élevé, tous loyaux et dévoués. Les capitaines de milice et de flibustiers portaient des noms aussi connus et renommés que Lambert, Buc, Saint-Amour, Colart, Questel, Bréart et Daniel. Le renfort était de qualité.

Le 4 avril, les deux compagnies « réglées » de la Martinique relevèrent au fort Saint-Charles les milices de la

Guadeloupe. Le reste du renfort fut posté le long du Galion.

Gabaret visita le fort qui lui parut « peu soutenable ». Dans son rapport, M. de La Potherie conteste cette visite et, de son côté, le Père Labat préfère signaler que le lieutenant-général crut impressionner les Anglais en paradant avec des fifres et des tambours sur une colline voisine. Une contre-attaque fut préparée pour le lendemain. Huit cents hommes, rassemblés sur la savane des Frères de la Charité, devaient franchir le Galion et déborder par les hauteurs, quatre cents hommes, postés en bord de mer, suivraient le littoral. On avait simplement oublié de reconnaître le passage du Galion qui se révéla impraticable. Gabaret se fâcha et fit rentrer les troupes dans leurs postes.

Le 6 avril, Codrington lança une attaque sur le dos d'âne sans savoir que la défense avait été renforcée. Mille cinq cents Anglais partirent à l'assaut en plusieurs vagues soigneusement ordonnées. La première se heurta à la troupe du capitaine Lefevre et l'obligea à se retrancher sur la savane de l'Espérance mais Bois-Fermé, venant du passage de Madame avec trois cents hommes fit reculer l'ennemi presque jusqu'au bourg. Une seconde vague ramena les Français à leur point de départ mais trois compagnies de la Martinique, sortant du Grand Camp, attaquèrent le flanc droit des Anglais et les obligèrent à abandonner le terrain où ils laissèrent soixante-quinze tués et presque autant de blessés.

Du côté français, les pertes étaient légères (quatre tués et sept blessés) mais le brave capitaine Le Fevre avait été tué à la tête de ses nègres et de ses enfants perdus. Sa disparition privait la défense du meilleur de ses officiers. Pendant que le combat se déroulait sur les hauteurs, M. de la Malmaison s'impatiait au fort Saint-Charles car il voulait profiter de cette occasion pour enlever la batterie anglaise de l'enclos des Jésuites mais Gabaret lui fit savoir que toute sortie était interdite. Dans le même temps les troupes engagées au-delà du Galion furent ramenées dans leurs postes. Leur succès ne fut pas suivi de l'exploitation qu'il méritait. Les milices de la Guadeloupe qui espéraient chasser les Anglais du bourg, furent déçues et regagnèrent leurs postes en grognant.

Gabaret s'inquiétait de la situation du fort. En effet, le tir des Anglais venait de ravager le cavalier et d'y pratiquer une brèche qui, selon Auger, pouvait laisser passer quinze à vingt hommes de front.

Par ailleurs, les vivres manquaient et les miliciens de

la Grande-Terre, inquiets de la situation de leurs familles, obtenaient trop facilement des congés de la part d'Auger. Gabaret en était fort mécontent. Il se plaignait du désordre en Guadeloupe ; de l'indiscipline des milices, des lacunes et des injustices dans la distribution des rations. Apprenant que Codrington préparait des fascines et soixante échelles pour attaquer le fort Saint-Charles, il ne put cacher son inquiétude et convoqua un conseil de guerre qui se réunit le 11 avril dans l'habitation des Frères de la Charité. Ce conseil fut d'avis d'abandonner le fort après avoir fait sauter le donjon et le cavalier.

Mais les *religieux, officiers de milice et habitants de la Guadeloupe* murmurèrent beaucoup de la résolution que l'on avait prise.

Le Père Labat se dépensa pour entretenir l'agitation. Fermement opposé à l'abandon du fort, il reçut l'appui de M. de la Malmaison, crût convaincre Auger, rallia ses confrères, excita les milices et fit gronder la révolte.

Gabaret s'en inquiéta et eut la sagesse de suspendre l'exécution de son projet mais il y mit une condition : les milices devaient fournir des volontaires pour renforcer la garnison du fort.

Comme il ne s'en trouva qu'un petit nombre, Gabaret convoqua un nouveau conseil et y fit entrer les religieux et les habitants. Le Père Labat n'était pas convié mais s'y présenta. Le lieutenant-général en fut mécontent car tant d'effronterie l'agaçait ; cependant il lui laissa la parole. Le Père Labat s'employa à démontrer que le fort était en bon état et qu'il pouvait résister à tous les assauts mais Auger qui se tenait près de lui montrait des signes d'impatience ; bientôt il lui fit comprendre de ne pas insister. Le Père Labat se retira.

Dans son récit, il écrit : *M. Auger fit une grande faute en cette occasion. S'il avait voulu tenir ferme avec les honnêtes gens qui faisaient le plus grand nombre, on n'aurait pas commis cette lâcheté qui mit l'île à deux doigts de sa perte.*

Un procès-verbal du conseil fut établi et tous les participants durent signer soit pour la destruction, soit pour la conservation du fort. Les religieux crurent prudent de ne pas se compromettre, ils quittèrent la séance avant la cérémonie de signature. Gabaret écrit dans son rapport que leur souci de garder le fort s'expliquait par le désir de sauver

leurs propriétés qui se trouvaient à son abri. Par contre, La Potherie signale que Gabaret menaça de déportation tous ceux qui ne suivraient pas ses ordres et que la destruction du fort, approuvée par tous les signataires, fut obtenue de cette façon.

Le fort était-il en bon état et capable de résister à un assaut comme le Père Labat le prétendait ? C'est peu probable. Tous les autres rapports signalent l'existence de brèches importantes.

Gabaret ne pouvait sacrifier les troupes du roi pour contenter les milices de la Guadeloupe. Il avait beau jeu de faire remarquer que les plus décidés à défendre le fort se gardaient bien d'offrir leur contribution. Son appel aux volontaires et le peu de succès qu'il avait rencontré servaient sa cause. Placées devant leurs responsabilités les milices s'étaient éclipsées, leur mauvaise foi parassait démontrée.

M. de La Tournerie, commandant une compagnie « réglée » de la Martinique et se trouvant, de ce fait, en terrain neutre, nous a laissé une relation des événements qui mérite d'être lue.

Etant arrivés en Guadeloupe, écrit-il, il nous fut ordonné d'entrer dans le fort où étaient pour lors les compagnies des sieurs de Maisoncelles et du Chatel¹ avec quelques milices du lieu dont je me trouvais le commandant comme le plus ancien des quatre, sous les ordres de M. de la Malmaison, lieutenant du Roi de l'isle qui commandait ledit fort ; après avoir soutenu 12 jours le canon et la mousqueterie des ennemis à quoi nous répondions de notre mieux, le cavalier se trouvant tout ouvert et les canons démontrés, nous étions bien résolus de soutenir l'assaut dont nous étions menacés si nos chefs avaient voulu faire entrer quelques milices de choix pour faire le nombre de 400 hommes, mais M. de Gabaret n'ayant pas jugé à propos d'exposer les troupes du roi qui étaient en trop petit nombre pour soutenir dans cette mauvaise place, délibéra dans un conseil de guerre qu'il fit assembler d'y faire entrer quelques compagnies de milices dont tous les officiers firent refus.

Cette version des faits paraît la plus juste. A la limite le fort était défendable, mais il fallait renforcer la garnison. Les milices refusèrent leur concours.

(1) Les deux compagnies « réglées » de la Guadeloupe.

QUATRIÈME PHASE :

L'abandon du fort et les derniers combats.

Le 13 avril, après le second conseil de guerre qui se termina fort tard, l'ordre d'évacuation du fort parvint à M. de La Malmaison. Tout fut mis en œuvre pour en sortir les armes, les munitions et les vivres malgré les difficultés que présentait le chemin du repli.

Il ne resta que trente hommes pour mettre le feu aux mèches sous la responsabilité du lieutenant Cloche. Dans la nuit du 13 au 14, deux de ces hommes désertèrent et prévirent les Anglais.

L'affaire était grave car ceux-ci pouvaient venir occuper le fort avant que les mines aient fait leur œuvre. Or celles-ci ne fonctionnaient pas.

Le 14 au matin, Gabaret, très inquiet, demanda des volontaires pour retourner au fort et opérer les destructions. Les deux frères de Vipart, M. de la Motte et douze hommes répondirent à cet appel et accompagnèrent l'ingénieur Binois dans cette mission périlleuse. Ils firent sauter le cavalier puis visitèrent la mine du donjon. Au moment où ils y parvenaient, celle-ci explosa. D'énormes pierres volèrent en tous sens et blessèrent quelques hommes. Gabaret et Auger félicitèrent chaudement la petite équipe lorsqu'elle eut accompli sa mission et qu'elle revint au camp.

Le Père Labat ne parle pas de cet exploit car l'ingénieur Binois n'était plus de ses amis depuis qu'il l'avait remplacé dans la direction des travaux de fortification. D'ailleurs, le Père Labat avait mauvais moral. *Après que j'eus vu entrer le général anglais dans notre fort, écrivit-il, je voulus prendre congé du gouverneur pour aller me reposer à la Capesterre.* Auger le retint et lui confia la tâche de fortifier la savane de Millet qui dominait la gorge du galion, tout près du cavalier du fort. Entre-temps, M. de Saint-Amour retraitait vers la rivière Sens en tendant des embuscades aux Anglais. Il s'empara d'un officier qui fut amené au lieutenant-général. Comme celui-ci l'interrogeait sur ce qu'on disait dans son camp, il répondit sans hésiter : *On dit que les Français sont de braves gens qui se battent bien mais que leur général les trahit en abandonnant ainsi leur forteresse.* C'est du moins ce que rapporte le Père Labat pour appuyer sa thèse.

Gabaret porta un nouveau coup au moral du bon père en faisant évacuer le retranchement de Millet puis en ordonnant

de détruire les habitations environnantes. Par mégarde, le feu fut mis aux bâtiments des Frères de la Charité où le Père Labat se reposait. Il n'eut que le temps d'échapper aux flammes.

Toute la défense fut reportée aux abords du réduit. Gabaret s'installa avec les troupes réglées sur le rebord du plateau du palmiste, en plaçant en avantp-oste des milices et des filibustiers de la Martinique. A sa droite, vers le passage de Madame, il posta les milices de la Guadeloupe, à sa gauche, le reste des milices et des filibustiers de la Martinique.

Le lundi 16 avril, il inspecta cette nouvelle position, trouva beaucoup de désordre chez les milices de la Guadeloupe et s'en plaignit.

M. de La Malmaison avait été envoyé à Trois-Rivières pour défendre l'autre accès du réduit. Le 17, il aperçut une flotille anglaise qui tenta de débarquer mais repartit presque aussitôt. Le lendemain, une nouvelle tentative incita Gabaret à renforcer le poste de Trois-Rivières mais le 19 avril, l'ennemi vint attaquer Vieux-Fort et brûler des habitations. Gabaret eut peur d'être coupé de sa flotille mouillée à Ste-Marie. Rassemblant ses troupes de Martinique, il partit dans cette direction. Arrivé au Trou au Chien, il apprit que les Anglais étaient repartis sur Basse-Terre. Il revint alors et selon le Père Labat, il commença à respirer et à vouloir faire croire que son action avait eu pour but de sauver la Capesterre mais *il eut le malheur de ne trouver personne qui fut assez charitable pour faire seulement semblant de le croire*. Son passage au réduit fut salué par les injures des femmes qui s'y trouvaient. Elles le reconduisirent avec *des huées capables de désespérer les plus endurcis aux affronts*.

Chez les Anglais, l'état d'esprit n'était pas meilleur. Beaucoup d'Irlandais désertaient et annonçaient que Codrington était malade, que les vivres manquaient et que les régiments avaient déjà perdu la moitié de leur effectif.

Toutefois, le 22 avril, une attaque anglaise se fut encore dirigée sur le réduit mais arrêtée sur la savane de l'Espérance. Les milices, sorties de leur camp, poursuivaient les Anglais au grand désespoir de Gabaret qui cherchait à les retenir. Valmeinier fut légèrement blessé ainsi que quatre de ses hommes, tandis que les Anglais déploraient la perte de trente hommes.

Ce fut la dernière bataille car un conseil de guerre anglais,

réuni le 29 avril, décida de renoncer à l'attaque du réduit. En contrepartie, Codrington chercha à opérer des coups de main en Grande-Terre. Il fit embarquer six cents hommes sur trois vaisseaux.

Gabaret, bien renseigné, ordonna aussitôt de barrer la rivière salée en abattant des arbres, car il craignait que la flotte anglaise, arrivant par le Grand Cul de Sac, utilise cette rivière pour atteindre les quartiers du Gosier et de Sainte-Anne.

Maisoncelles, qui connaissait bien la Grande-Terre pour avoir commandé de fort Louis, fût envoyé avec une bonne troupe pour protéger ces quartiers. Cependant, après avoir lutté trois jours contre des vents contraires, l'expédition anglaise regagna Basse-Terre.

Des renseignements de plus en plus nombreux et précis indiquaient l'intention de l'ennemi d'abandonner la lutte. Selon Walker, il ne restait que 2 277 hommes à peu près valides mais démoralisés et tenaillés par la faim. Gabaret devait contre-attaquer, il faillit s'y décider mais la crainte d'un échec le retint encore.

Le 10 mai, Codrington, très malade, s'embarqua pour Nevis laissant le commandement au colonel Whetham, lui-même indisposé et pressé de quitter la Guadeloupe.

Dans les deux camps, les chefs n'étaient plus obéis. Les Anglais se livraient au pillage, les milices de la Guadeloupe leur faisaient la chasse pour protéger leurs biens sans se soucier des ordres de Gabaret. Ce fut ainsi que, passant par les hauteurs, elles parvinrent à la montagne Saint-Louis et repoussèrent un détachement anglais jusqu'au Gros François.

Le 16 mai, Gabaret consentit enfin à contre-attaquer. Du Parquet, La Malmaison et Boisfermé entraînent leurs troupes au-delà du Galion et attendirent le signal du lieutenant-général pour envahir le bourg. Hélas, encore une fois, Gabaret recula et fit annuler l'opération par suite du mauvais temps.

Les Anglais qui n'avaient pas dormi de la nuit en craignant l'attaque française, s'empressèrent de mettre le feu au bourg et de s'embarquer sur les navires mouillés en rade.

Le 18 mai, des nègres entrèrent dans le fort et signalèrent qu'il était inoccupé. Gabaret s'y rendit avec Auger puis donna l'ordre aux troupes de Martinique de partir pour Sainte-Marie. Il les rejoignit aux Trois-Rivières dans l'après-

midi. Trois jours plus tard, sa flotille entra en rade du Fort Royal de la Martinique.

Pendant ce temps, les milices de la Guadeloupe avaient réoccupé les ruines fumantes du bourg et les retranchements du bord de mer. Elles tirèrent leurs derniers coups de feu sur un navire anglais dont l'équipage était si faible qu'il n'arrivait plus à lever l'ancre. Finalement, il coupa ses amarres et profita de la brise de terre pour se laisser dériver vers le large.

BILAN ET CONCLUSION

Ainsi se terminait cette campagne qui laissait chez les deux adversaires plus de regrets et de rancœur que de souvenirs exaltants.

Les Anglais avaient perdu 1 300 tués, blessés, décédés, déserteurs et prisonniers, sans compter de nombreux malades hissés à grand peine sur les navires en partance. Ce n'était pas une flotte qui quittait Basse-Terre mais un triste convoi de débris. Aucun doute, l'ennemi était vaincu. L'Angleterre a toujours reconnu cette défaite. Le *Calendar of State Papers*, publié en 1913, fait état du « fiasco » en Guadeloupe et l'attribue au séjour prolongé des troupes à la Barbade qui annula le bénéfice de la surprise et gâta la santé et le moral de l'expédition, au manque de coopération entre l'armée et la marine, au mauvais état des vaisseaux, au manque de frégates, à la faiblesse des équipages et à la pénurie de vivres.

On notera aussi un certain nombre de fautes tactiques : d'abord, un manque de préparation. Au lieu d'attaquer d'emblée et en force, Codrington louvoya cinq jours devant les côtes laissant à la défense le temps de s'aguerrir. Ensuite, le mauvais choix des lieux de débarquement, trop éloignés de l'objectif principal, ce qui permit à la défense de trouver l'espace et les délais suffisants pour se ressaisir.

Enfin, le piétinement devant le fort Saint-Charles alors qu'il fallait attaquer et prendre le réduit avant l'arrivée des renforts martiniquais.

Codrington ne sut pas profiter de sa supériorité initiale, ni de la mobilité que lui offrait sa flotte. De plus, il était mal

renseigné. La marine n'avait pas de pilote, l'armée de terre n'avait pas de guide, les côtes n'étaient pas surveillées, l'arrière pays n'était pas reconnu.

Faut-il ajouter que les procédés de combat étaient inadaptés au terrain et à la nature de l'ennemi. Au lieu de manœuvrer en rangs serrés comme sur une place d'armes, les Anglais auraient dû lancer des coups de main profonds et rapides mais Codrington bénéficiait d'une excuse : il n'avait pas choisi ni entraîné les trois-quarts de ses troupes.

Du côté français, on ne comptait que 25 tués, 50 blessés, 15 déserteurs et 80 nègres enlevés. C'était peu mais les pertes matérielles paraissaient lourdes : quatre bourgs détruits, une trentaine d'habitations et de sucreries ravagées, des récoltes brûlées et perdues, du bétail disparu, toute une région plus dévastée qu'après un cyclone.

Des fautes avaient été commises, tant de la part du commandement que des exécutants. Auger avait peut-être de bonnes raisons de se méfier du renseignement apporté par le nègre portugais mais il ne devait pas remanier son dispositif en pleine nuit et placer ainsi cinq compagnies hors d'état de combattre efficacement.

En faisant appel à Du Chatel pour sauver la situation au Gros François, Auger commit une autre faute. Ce renfort n'était pas à la taille de sa mission. Par la suite, Auger eut raison de replier la défense sur le fort Saint-Charles et la coupure du Galion. On peut même lui reconnaître le mérite d'avoir résister aux pressions des milices et des habitants.

Mais, dès l'arrivée de Gabaret, Auger se mit à jouer un double-jeu détestable. Il fallait reprendre en main les milices au lieu de les encourager secrètement à se rebeller ; il fallait montrer plus de fermeté vis-à-vis de Gabaret au lieu de lui réserver en particulier, les plus basses flatteries.

Le rôle d'Auger était difficile mais fut mal tenu. Gabaret eut raison d'abandonner le fort Saint-Charles dont les défenses étaient bien entamées et dont il ne pouvait pas renforcer la garnison mais il aurait dû contre-attaquer presque aussitôt.

Il préféra s'enfermer dans l'inaction. Son souci fort honorable d'épargner des vies humaines cachait un tempérament trop craintif. Il redoutait à la fois les Anglais et les initiatives de ses subordonnés. Peut-être avait-il raison de préférer la sauvegarde des troupes à celle des biens matériels mais il négligeait trop les motivations et les intérêts des milices

locales qui ne pouvaient pas être traitées comme des mercenaires. Entre elles et lui le divorce était complet et les torts partagés.

En fait, en examinant les choses de plus près, on peut noter que deux clans s'étaient formés dans les forces françaises et que le fossé entre les troupes réglées et les milices était moins profond qu'entre Martiniquais et Guadeloupéens. La morgue de Gabaret exprimait aussi la suffisance des troupes de la Martinique et blessait l'amour-propre local.

Gabaret avait eu tort de se plaindre ouvertement du désordre qu'il avait rencontré à son arrivée. Un peu plus de compréhension et d'indulgence aurait évité bien des heurts.

Alors, ramenons le problème à ses dimensions, éliminons la part trop subjective laissée aux rancuniers des deux bords, considérons que finalement le résultat fut atteint et retrouvons le Père Labat qui, ayant assouvi ses ressentiments, reprend sa bonhomie coutumière en concluant que *tout ce que cette irruption des Anglais produisit de bon fut que notre jeunesse, qui avait un peu peur du feu au commencement, s'y accoutuma si bien qu'elle n'y faisait plus la moindre attention et qu'elle y allait aussi gaiement qu'à la chasse. Tant il est vrai que l'habitude est une seconde nature et qu'on se fait à tout dès qu'on le pratique souvent.*

JEAN BARREAU,

Colonel des Troupes de Marine.



BIBLIOGRAPHIE

Père Jean-Baptiste Labat, **Nouveau voyage aux Isles de l'Amérique**, Paris, 1742, huit volumes.

Auguste Lacour, **Histoire de la Guadeloupe**, tome I (1635-1789), Basse-Terre, 1855.

Jules Ballet, **La Guadeloupe**, tome I, troisième volume, Basse-Terre, 1896.

Cecil Headlam, **Calendar of State Papers, Colonial Series. America and West Indies. Dec. 1, 1702-1703. Preserved in the Public Record Office**, Londres, 1913.

*
* *

SOURCES MANUSCRITES

Paris, Archives nationales, fonds des colonies, série C^{7A}, article 5 (1703-1709) : ce volume contient les rapports de Le Roy de La Potherie (19 et 22 mai 1703), Auger (6 juin 1703) et de La Tournerie (8 juin 1703).

Paris, Archives nationales, fonds des colonies, série C^{8A}, article 15 (1703-1705) : ce volume contient les rapports de Robert (22 mai 1703), Gabaret (24 mai 1703) et de Machault (9 juin 1703).
